

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

V

OU L'ON A DES NOUVELLES DE L'ENTORSE DE MONSIEUR DE LÉRAN.

— Mon cher capitaine, je vous remercie de me parler ainsi

— Je vous écoute, capitaine, ne craignez pas de me déplaire, allez !

L'aventurier demeura un instant pensif, puis il parut prendre sa résolution, et relevant vivement la tête :

— Voyons, dit-il, en fixant un regard clair et perçant sur son interlocuteur, vous êtes arrivé à Paris il y a une dizaine de



J'ai rêvé, murmura le comte, en hochant tristement la tête ; j'ai rêvé, hélas !

que vous le faites ; croyez que je suis très-sensible à la bonne opinion que vous avez de moi ; de plus je vous avoue que, de mon côté, je me sens tout disposé à vous rendre avec usure cette amitié que vous voulez bien me témoigner. Ainsi, pas de cérémonies entre nous, pas de circonlocutions, allons droit au but. Dites-moi franchement ce que vous avez à me dire ; venant de vous, c'est-à-dire d'un homme que je respecte et que j'aime, quelles que soient vos paroles, elles seront les bienvenues.

— À la bonne heure, comte ! voilà qui est parler. Vous êtes un charmant gentilhomme. Je profiterai largement de la permission que vous me donnez.

jours, n'est-ce pas, mon cher comte ? Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

— Diable ! fit le jeune homme, vous posez nettement les questions, capitaine.

— Si cela vous contrarie, mettons que je n'ai rien dit et restons-en là.

— Nullement, nullement, capitaine, hum ! vous êtes vif !

— Non pas, seulement, je vous avoue que je serais désolé de vous causer le plus léger ennui. Vous me permettez de continuer ?

— Certes.

— Ainsi vous êtes amoureux.
 — Tout ce qu'il y a de plus amoureux ; oui, capitaine.
 — Hun ! voilà encore quo je vais vous dire une inconve-
 nance.

— Allez toujours.
 — Vous êtes payé de retour ?
 — Je le crois, répondit le jeune homme en souriant.
 — C'est-à-dire que vous en êtes sûr. Très-bien ! Oh ! les
 femmes ! à laquelle d'entre elles peut-on se fier ? murmura-il à
 demi-voix.

Puis il reprit en s'adressant au jeune homme :
 — Il y a longtemps que dure cet amour ?
 — Sept ou huit mois, à peu près.
 — C'est une fatalité ! fit encore le capitaine en se parlant
 à lui même. Mais, malheureux jeune homme, s'écria-t-il tout à
 coup, lorsque vous êtes devenu amoureux de cette femme, vous
 n'avez donc pas songé...

— Je n'ai songé qu'à une chose... c'est que je l'aimais.
 — C'est juste, je suis un imbécile. Le mal est fait mainte-
 nant, il n'y a plus de remède.

— Vous savez que je ne vous comprends pas du tout,
 capitaine.
 — Il n'est pas nécessaire que vous me compreniez, mon cher
 monsieur de Lérans, pourvu que je me comprenne, moi, c'est tout
 ce qu'il faut.

— Très-bien, très-bien, mon cher capitaine, à votre aise !
 Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?
 — Non, pas encore.

— Alors, continuez, je vous écoute.
 — Remarquez bien, mon cher monsieur de Lérans, que si
 brutales que vous puissent paraître mes questions, je procède
 cependant avec une délicatesse extrême. Ainsi, je ne vous demande
 pas le nom de votre maîtresse, si elle est veuve, mariée, jeune
 fille ou séparée d'avec son mari, toutes questions auxquelles vous
 refuseriez de répondre, et vous auriez raison.

— Capitaine !
 — Non, non, mon cher monsieur de Lérans, je n'insiste pas,
 je ne veux pas insister, un homme doit respecter la femme qu'il
 aime. En agissant ainsi, il se respecte lui-même, d'ailleurs,
 l'amour vit de mystère ; l'homme qui se vante des faveurs
 qu'une femme lui accorde est plus qu'un malhonnête homme,
 c'est un lâche.

M. de Lérans s'inclina en homme qui appréciait toute la
 justesse de cette observation.

— Cette dame, quelle qu'elle soit, reprit le capitaine, habite,
 si je ne me trompe, rue de la Cerisaie ?

— Malheureusement, dit le jeune homme, je ne puis à mon
 grand regret répondre à cette question.

— Je ne vous le demande pas, monsieur le comte. Le hasard
 m'a fait passer hier, à une heure du matin, devant cette maison,
 au moment où, perché comme un oiseau de proie sur le faite du
 mur, vous vous prépariez à sauter bravement dans la rue.

— Allons ! puisque vous le savez, capitaine, je ne nierai pas
 plus longtemps : cela est exact. Mais comment se fait-il que je ne
 vous aie pas vu, moi ?

— Par une raison fort simple, mon cher comte. En vous
 apercevant dans cette position, assez extraordinaire, j'ai compris
 qu'il ne vous plairait nullement de savoir que quelqu'un vous
 voyait, et je me suis tenu à l'écart. Voilà tout simplement l'affaire.
 Voici comment je connais la maison en question. Je dois mainte-

nant vous expliquer ou du moins vous faire à peu près comprendre
 pourquoi j'ai pris la liberté de vous adresser ces sottes questions.

— C'est inutile, mon cher capitaine, je ne suis pas suscep-
 tible avec mes amis ; de plus, je crois être certain qu'en agissant
 ainsi que vous l'avez fait vous n'aviez nullement l'intention de
 m'être désagréable.

— Quant à cela, monsieur le comte, je l'affirme sur
 l'honneur.

— Cela n'était pas nécessaire, mon cher capitaine, je vou-
 crois parfaitement.

— Je vous remercie, mais excusez-moi si j'insiste. Il est
 important que nous nous entendions bien. Cette affaire pourrait
 avoir des suites plus sérieuses que vous ne le supposez ; il est
 donc bon de prendre certaines précautions.

— Je ne comprends pas, capitaine, comment il est possible...

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

— Qu'il n'était pas nécessaire que je comprenne, fit-il en
 riant, pardon ! c'est juste, continuez.

— Vous avez causé longtemps avec M. du Luc de Mauvers,
 n'est-ce pas, mon cher comte ?

— Mais qui assez longtemps, capitaine, pourquoi ?

— Vous allez voir. Et naturellement vous lui avez raconté
 un peu vos affaires, lui avez-vous parlé de votre amour ?

— Mais oui.

— Mais oui, ces jeunes gens sont charmants, ma parole
 d'honneur, ils ne doutent de rien.

— Mais il me semble, capitaine...

— Certainement, il vous semble... il semble toujours.

— Du reste, capitaine, je vous dirai franchement que, il
 est vrai, j'ai parlé à M. de Mauvers de mon amour, mais légè-
 rement, sans prononcer un nom, sans donner une indication, tout
 simplement pour justifier ma présence à Paris. Vous comprenez,
 mon cher capitaine, que je n'aurais pas été commettre l'infamie
 de révéler à M. le comte du Luc...

— Corbieux ! si je le comprends, interrompit vivement le
 capitaine.

Il se leva, saisit les mains du jeune homme, et les secouant
 à lui désarticuler les bras :

— C'est bien, cela, monsieur le comte de Lérans, c'est très-
 bien ! vous avez agi comme un brave et loyal gentilhomme, je
 vous remercie.

— Mais, capitaine, il me semble...

— N'ajoutez pas un mot, monsieur le comte ; je vous le
 répète : c'est bien, ce que vous avez fait. Faites état de moi ; dès
 aujourd'hui je vous suis dévoué.

— Pardieu, capitaine, vous me comblez, je vous remercie
 bien sincèrement.

— Non, monsieur, je fais mon devoir comme vous avez fait
 le vôtre. Permettez-moi j'ajouter un mot : voulez-vous me rendre
 un véritable service ?

— Parlez, capitaine, tout ce qui dépendra de moi...

— Je ne vous demande qu'une chose, une seule ?

— Elle vous est accordée d'avance.

— Vous me donnez votre parole ?

— Foi de gentilhomme !

— Eh bien, ne dites plus un mot de votre amour à M. le
 comte du Luc ; s'il vous en parle, éludez ses questions ; s'il
 insiste, dites-lui que vous êtes brouillé avec votre maîtresse.

— Cependant, capitaine, dit le jeune homme de plus en
 plus étonné.

— Ah ! vous avez promis, mon cher comte.

— C'est juste, capitaine, eh bien, soit ! je ferai ce que vous désirez.

— Merçi ! Vous ne pouvez croire combien vous me rendez heureux.

Il lui serra une dernière fois les mains, prit congé de lui, et sortit brusquement de la chambre, laissant, ainsi que l'on disait alors, le comte de Lérans tout « défermé » et se trouvant vainement la tête pour comprendre un mot à tout ce qui venait de se passer.

VI

COMMENT LE COMTE DU LUC FUT ABORDÉ PAR UNE DAME MASQUÉE AU COURS LA REINE ET CE QUI S'ENSUIVIT

La conversation qu'il avait eue avec M. de Lérans, en donnant une direction différente à ses idées, avait remis un peu de calme dans l'esprit du comte Olivier du Luc, et provisoirement du moins, avait en partie dissipé l'invisible mélancolie qui le dévorait.

Il résolut de sortir, espérant combattre par l'excitation extérieure ses dispositions malades et, grâce au contact des insoucians gentilshommes de son âge, redevenir pendant quelques heures du moins insouciant et joyeux comme eux.

Cette résolution prise, il voulut la mettre aussitôt à exécution.

En conséquence, il se fit habiller par son valet de chambre, tout étonné de l'air de bonne humeur qui avait remplacé la tristesse habituelle de son maître.

Pour la première fois depuis bien longtemps le comte Olivier apporta un certain soin à sa toilette et se fit habiller avec ce luxe, cette richesse et ce bon goût qui l'avaient fait renommer, quelques mois auparavant, pour un des premiers raffinés de la cour.

Puis il sortit, sans autre but arrêté que celui, non pas de se divertir, mais de se dissiper si cela était possible ; c'est-à-dire de rentrer pendant quelques heures dans le joyeux tourbillon qu'il avait presque complètement abandonné.

A cette époque, les moyens de distraction étaient fort limités ; le théâtre formait ordinairement vers quatre heures et demie ou cinq heures ; l'unique ressource des jeunes gens en quête de plaisirs étaient les baigneurs à la mode et les cabarets plus ou moins mal famés, puis, jusqu'à neuf heures du soir, la promenade du Cours-la-Reine, où se donnaient rendez-vous tous les beaux de la cour.

Le premier soin du comte fut donc, aussitôt sorti de chez lui, de se rendre tout droit chez le baigneur le plus proche.

Là, ainsi qu'il l'avait prévu, il rencontra plusieurs de ses anciennes connaissances qui furent charmées de le revoir et l'accueillirent avec force cris de joie.

Bientôt une partie fut organisée, et, en attendant l'heure du dîner, le passe-dix, l'homme, le pharaon occupèrent tour à tour ces jeunes fous, au grand détriment de leur bourse ; puis un joyeux repas arrosé de vins les plus généreux, acheva d'échauffer ces têtes folles et de leur donner ce degré d'exaltation qui leur faisait oublier tout pour ne plus songer qu'au plaisir.

Cependant, contre ses prévisions, le comte ne tarda pas à se fatiguer des dans de cette joie forcée qui ressemblait presque à du délire. Aussi, à peine le dîner fut-il terminé et les parties commençaient-elles à se réorganiser que M. de Mauvers profita du désordre général pour prendre son épée et son manteau et s'éclipser sans être remarqué.

Il était à peine sept heures et demie ; le comte ne voulut point rentrer chez lui, où ne l'appelaient ce moment aucun motif sérieux. La soirée était magnifique, l'air tiède ; Olivier, tout en rêvant, se dirigea à petits pas vers le Cours-la-Reine.

Le Cours-la-Reine, ainsi nommé parce que la reine-mère, Marie de Médicis l'avait planté, était situé en dehors du mur d'enceinte de la ville, et longeait les bords de la Seine. A chaque bout on l'avait fermé par une grille. Là se rendaient chaque soir les dames et les seigneurs de la cour, et, jusqu'à neuf heures et demie, on parcourait les allées à petits pas, ou s'égarait par groupes dans ses bosquets touffus.

Bien des aventures amoureuses s'ébauchaient sous les épaisses charmilles du Cours-la-Reine ; bien des rendez-vous étaient donnés ; souvent des coups d'épée et même des coups de poignard étaient échangés dans l'ombre.

C'était en somme, à part les tirelignes que l'on y coudoyait à chaque pas, les querelles que souvent on y ramassait et les assassinats qui s'y commettaient journellement, un endroit fort agréable dont raffolaient les Parisiens.

A l'heure où le comte y arriva, il faisait jour encore.

Aussi le Cours était-il presque complètement désert.

Le comte se promena pendant quelques instants, d'un air assez désœuvré, le long de ces larges allées, puis il se laissa peu à peu envahir par ses pensées, il s'absorba en lui-même ; les objets extérieurs cessèrent de le frapper, et il s'enfonça, sans aucunement s'en préoccuper, sous le couvert. Il arriva même un moment où le comte se laissa tomber à l'écart sur un banc de pierre, et demeura complètement insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Les choses en vinrent à ce point, que quiconque l'eût vu en ce moment l'eût supposé évanoui ou tout au moins plongé dans un sommeil léthargique.

Cependant il n'en était pas ainsi. Cette espèce de catalepsie morale n'était qu'apparente. L'esprit veillait en lui avec une lucidité extraordinaire.

Peu à peu, le silence, la solitude, ce calme qui, à l'approche de la nuit, se répand sur la nature, avaient chassé bien loin la surexcitation presque fébrile qu'il avait pu ressentir au contact de ses insoucians amis ; l'épaule appuyée contre le tronc d'un chêne immense, les bras croisés, la tête pendante sur la poitrine, le comte faisait un triste retour sur lui-même, reconstituait pour ainsi dire, seconde par seconde, ses premières années, si vite écoulées hélas ! et, quoique ses traits un peu pâles eussent en ce moment la rigidité du marbre, il était en proie à une de ces terribles agonies du cœur, qui font vieillir de dix ans un homme en quelques minutes. Tout son passé se déroulait devant lui, sombre, terrible, sinistre, implacable.

Il revoyait ses premiers jours de bonheur, alors qu'il se promenait côte à côte avec sa Jeanne bien-aimée, sous les hautes futaies de Mauvers, si heureux loin du monde dont les bruits importuns venaient mourir sur le seuil de son château, donnant à sa bien-aimée tout son cœur comme il lui avait donné tout son amour.

Il sentait la brise frissonner doucement dans la chevelure parfumée de celle qu'il aimait. Il se figurait aspirer encore les doux et enivrants parfums qui s'échappaient de ses boucles blondes qui, si doucement, caressaient son visage ; il entendait résonner à son oreille les notes mélodieuses de la voix de celle dont, maintenant, il était séparé pour jamais ; il entrevoyait, comme à travers un prisme trompeur, la tête d'ango de son enfant, son petit Georges, qui semblait lui demander pourquoi,

depuis si longtemps, il l'avait abandonné et s'il ne reviendrait pas bientôt.

Puis, tout s'effaçait ; subitement la nuit se faisait dans son esprit. Ces riants fantômes s'enfuyaient dans l'ombre avec des cris de douleur ; il ne voyait plus autour de lui que ruines et ténèbres.

Pendant qu'il rêvait ainsi, des larmes, qu'il ne songeait pas à retenir, coulaient silencieuses sur ses joues pâlies, sans même qu'il s'aperçût qu'il pleurait.

Depuis combien de temps le comte était-il dans cet état de prostration que nous avons essayé de décrire ? Nul n'aurait su le dire ; lui sans doute moins que personne. Peut-être y avait-il une heure, peut-être y avait-il cinq minutes. La mesure réelle du temps n'a jamais pu être fixée. Il semble, dans certaines circonstances, marcher avec une rapidité extrême ; dans d'autres, au contraire, il est de plomb. On n'est jamais parvenu à calculer de combien de siècles de douleurs intolérables se compose une minute pour l'homme qui souffre.

Soudain le comte tressaillit. Il lui avait semblé entendre près de lui un léger froissement dans le feuillage.

Il se leva fit disparaître la trace de ses larmes et jeta autour de lui un regard interrogateur.

Rien ne bougeait, tout était calme, sombre, silencieux.

Au loin on entendait comme un murmure confus, apporté sur l'aile de la brise nocturne, en ce lieu écarté, le bruit indistinct des conversations animées des promeneurs.

— J'ai rêvé, murmura le comte, en hochant tristement la tête ; j'ai rêvé, hélas !

Au bout d'un instant, sans y songer, il se laissa retomber sur le banc et ajouta presque à voix haute, selon l'habitude des personnes accoutumées à s'entretenir avec elles-mêmes :

— Quelle nuit magnifique ! qu'elle est douce ! qu'il doit faire bon se promener à cette heure sous les grands arbres de Mauvers ?

En ce moment, une ombre, légère et gracieuse, glissa sous le couvert, s'approcha du comte, et s'arrêta à deux pas devant lui.

Cette ombre, ou plutôt cette apparition était une femme.

Elle était frileusement enveloppée dans les plis soyeux d'une mante qui ne laissait deviner aucune de ses formes, et, selon la coutume du temps, un loup de velours cachait son visage.

Pendant quelques secondes, elle sembla curieusement examiner le comte qui, la tête baissée sur la poitrine, n'avait pas remarqué sa présence ; puis, tout à coup, elle fit un pas en avant, se pencha vers lui, et lui passa la main sur l'épaule.

Si léger qu'eût été cet attouchement, le comte cependant tressaillit, comme s'il eût été brûlé par un fer rouge, il se releva brusquement, et fixant sur l'inconnue un regard presque égaré, en essayant, mais vainement, de la reconnaître :

— Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

— Qui je suis ? répondit l'étrangère avec un accent plaintif, que vous importe ? puisque votre cœur ne vous a pas dit mon nom ? Ce que je veux ? hélas ! le sais-je bien moi-même ? peut-être vous consoler, peut-être vous rendre plus malheureux encore que vous ne l'êtes ; il y a des blessures si terribles que ceux qui les prétendent panser, si délicate que soit leur main, les irritent au lieu de les rafraîchir.

— C'est vrai, murmura-t-il comme s'il se fût parlé à lui-même, il en est ainsi des miennes ; hélas ! douleurs de l'âme,

plaies mortelles qu'aucun homme ne saurait guérir. A quoi bon troubler ma solitude, me relancer jusqu'ici, pour irriter ma souffrance en m'adressant quelques banales consolations, ou exalter un cœur et mon désir de vengeance, en me révélant quelque nouvelle infamie que j'ignore encore ? vous ne sauriez être pour moi une amie, madame. Si cela était, ce ne serait pas ici et de cette façon étrange que vous vous présenteriez à moi ; laissez-moi donc, je vous prie, livré à moi-même ; la solitude console. Il y a dans les harmonies mystérieuses de la nature des notes divines qui parlent à l'âme, la consolent, et parfois rendent presque l'espérance à ceux qui souffrent. Bonne ou mauvaise, quelle qu'ait été votre intention en me venant trouver jusqu'ici, laissez-moi vous quitter, madame, et surtout si, ainsi que vous me le laissez supposer, vous me portez un intérêt que je ne veux pas approfondir, ne vous attachez pas davantage à mes pas.

Il fit alors un salut froid et réservé à l'inconnue, toujours immobile devant lui, et se détourna pour s'éloigner.

L'étrangère l'arrêta.

— Je ne vous demande que quelques minutes, dit-elle avec prière, me les refuserez-vous, monsieur le comte ?

— A quoi bon insister, madame ? Nous n'avons et ne pouvons avoir rien de commun l'un avec l'autre.

— Peut-être ! fit-elle avec une émotion contenue. Mais, quand même cela serait, est-ce donc un si grand sacrifice que je vous demande ? Ne pouvez-vous donc m'accorder quelques minutes lorsque rien ne vous presse et ne réclame votre présence ailleurs ?

— Madamo, malgré l'incognito dans lequel vous essayez de vous envelopper, c'est en vain que vous essayeriez de me tromper ; je vous ai reconnue ; votre voix vous a trahie malgré vous ; cessez de me poursuivre ; c'est à vous, à vous seule que je dois la situation misérable dans laquelle je suis ; c'est vous qui avez tué mon bonheur ; votre œuvre est accomplie ; maintenant jouissez de votre triomphe, vous qui avez été mon mauvais génie ; s'il vous reste au cœur quelques sentiments de pitié pour le malheureux que vous avez précipité dans l'abîme, cessez de me poursuivre plus longtemps.

— Je vous ai aimé, Olivier, je vous aime encore, voilà tout mon crime. Vous-même, n'avez-vous pas répondu à cet amour ? Vous m'avez devinée, dites-vous. Ai-je donc essayé de me cacher ? Non, je suis venue au contraire franchement à vous, je vous ai vu triste, désolé ; j'ai voulu vous consoler, voilà tout mon crime. Est-il donc impardonnable ? Ce n'est plus de l'amour que je vous demande ; je sais que maintenant votre cœur m'est à jamais fermé. Non, c'est de la pitié. Je souffre, moi aussi ; oh ! je souffre plus que je ne saurais dire de vos dédains et de votre haine. Ne m'accablez pas, Olivier. Soyez miséricordieux pour celle dont vous avez eu le premier et le dernier amour. Je n'essaierai pas de m'innocenter à vos yeux, Olivier, cela serait impossible ; mais je vous ai aimé, j'ai droit, sinon à votre amitié, du moins à vos égards. Je ne viens pas ici pour vous parler d'un temps qui ne saurait revenir. Tout nous sépare à jamais. La femme qui n'est plus aimée doit, sans se plaindre, se courber sous la fatalité qui l'accable, mais rien ne saurait l'empêcher de porter intérêt à celui qui fut tout pour elle, et de veiller sur lui.

— Venez au but franchement, madame, répondit-il avec une tristesse railleuse. Puisque vous l'exigez, je consens à vous écouter une fois encore ; mais par pitié, au lieu de me faire boire goutte à goutte le calice que vous m'avez sans doute

préparé, faites-le moi vider d'un trait. La douleur sera plus poignante, à la vérité, mais elle durera moins. Parlez donc, madame, j'attends !

— Pourquoi cette amertume, Olivier ? Si vous l'exigez absolument, je me retirerai.

— Non, madame, demeurez ; aussi bien mieux vaut en finir une fois pour toutes ; d'ailleurs, ajouta-t-il à demi-voix, j'espère que bientôt Dieu me fera la grâce de me délivrer de cette vie qui me pèse.

— Oui, je le sais, vous voulez mourir, Olivier, dit-elle avec un soupir doux comme le murmure fugitif de la harpe éolienne à travers les feuilles du tremble, vous vous êtes jeté de parti pris dans une entreprise désespérée, dont votre tête doit être l'enjeu.

— Que voulez-vous dire, et comment savez-vous ?

— Que vous importe, monsieur le comte ? Je sais, voilà l'important, je sais même des choses que vous ignorez, vous, qui devriez être pourtant le premier averti.

— Je ne vous comprends pas, madame, je ne me suis jeté dans aucune entreprise, désespérée ou non.

— Ne niez pas, Olivier, interrompit-elle avec force. Je suis bien instruite, trop bien hélas. Mais, si grande que soit la haine que vous me portez, j'en jure Dieu, si cela est en mon pouvoir, je vous sauverai malgré vous.

— Je vous remercie de ce grand intérêt, madame, répondit-il avec une mordante ironie ; mais réservez-le pour vous-même, je vous prie ; je suis gentilhomme et de trop bonne maison pour avoir jamais réclamé d'autre protection que celle que me peut offrir mon épée.

— Oui, vous êtes brave, je le sais aussi ; mais il y a tels périls contre lesquels la bravoure la plus grande est impuissante ; celui que vous courez en ce moment est de ce nombre. Ne négligez pas mes avis, croyez-moi, Olivier, sinon pour vous, du moins pour vos amis qui tomberaient avec vous et que vous entraînez ainsi dans votre chute.

— Expliquez-vous clairement, madame.

Diane de Saint-Hyrem, que sans doute le lecteur a reconnue déjà, sourit sous son loup de velours ; certaine désormais que le comte l'écouterait jusqu'au bout, elle s'assit sur le banc de pierre.

— Placez-vous près de moi, lui dit-elle d'une voix caressante ; vous serez mieux pour m'entendre ; s'il survenait un indiscret, nous échapperions à tout commentaire malséant.

— Permettez-moi de rester debout, madame.

— Je vous prie de vous asseoir ; ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous.

— Soit, madame, puisque vous l'exigez, je vous obéis ; parlez maintenant.

La jeune femme sourit à la dérobée de la nouvelle victoire qu'elle venait de remporter, puis elle reprit :

— Je veux d'abord vous prouver, monsieur le comte, dit-elle, que je suis, plus que vous ne le supposez probablement, au courant de tout ce qui vous regarde.

— Ceci n'est pas nouveau pour moi, madame, dit-il avec une ironie amère. Il y a bien longtemps déjà que j'ai acquis à mes dépens la certitude que vous connaissiez mieux que moi mes propres affaires.

— Pourquoi récriminer ainsi, monsieur le comte ?

— Pardonnez-moi, madame, je ne récrimine pas, je constate simplement. Cela n'est-il pas vrai !

— Je pourrais vous répondre à ce sujet, monsieur, mais je

préfère m'abstenir ; d'ailleurs, nos moments sont comptés ; vous avez hâte de vous éloigner de moi ; il vaut donc mieux que j'aie droit au but.

— Oui, cela vaut mieux en effet ; parlez, madame.

— Veuillez donc, je vous prie, m'écouter patiemment et sans m'interrompre.

— J'essaierai, madame.

— Les membres de la religion prétendue réformée, se sont soulevés dans le Languedoc et la Guienne contre l'autorité du roi. Ils ont élu pour chef Henri de Rohan.

— Personne n'ignore cela, madame.

— C'est possible, monsieur le comte, mais je suis obligée de reprendre les faits d'un peu plus haut avant d'arriver à ce qui vous regarde, vous personnellement.

— Très-bien, veuillez continuer.

— M. le duc de La Force, quittant Paris pour aller rejoindre les révoltés dont il est un des principaux chefs, vous a choisi, vous, monsieur le comte du Luc de Mauvers, pour le remplacer ici et prendre la direction des affaires de la religion. Cela est-il exact ?

— Peut-être, madame.

— Vous avez, en conséquence, entretenu une correspondance suivie avec MM. de Rohan, de Soubise et de La Force ; plusieurs fois vous leur avez fait passer non-seulement de l'argent, mais encore des hommes recrutés à grands frais par les soins de votre lieutenant, le capitaine Vatan, dans les faubourgs, et jusque dans les Cours des Miracles de la ville, car vous n'êtes nullement scrupuleux sur le choix de vos adhérents ; tout cela est-il exact ?

— D'une exactitude scrupuleuse, madame, j'en conviens, répondit-il froidement ; mais permettez-moi de vous faire observer que, jusqu'à présent, je ne vois là rien qui me regarde personnellement, si ce n'est la mission que, dites-vous, M. le duc de La Force a daigné me confier.

— Patience, monsieur le comte, j'y arrive, fit-elle avec un accent légèrement railleur.

— J'attends, madame.

— M'y voici ; Il y a quelques jours, une quinzaine environ, vous voyez que je précise, monsieur le comte, le sieur Defunctis, ancien chevalier du guet, récemment nommé lieutenant civil du Prévôt de Paris, s'est présenté, accompagné de plusieurs estafiers, dans un cabaret du jardin des Tuileries, où se trouvaient réuni vingt ou vingt-cinq gentilshommes de la religion ; ces gentilshommes, prévenus à temps par les gens qui les gardaient, parvinrent à s'échapper ; on ne trouva personne.

— Pardon, madame, on me trouva, moi, en train de déjeuner paisiblement en compagnie de deux de mes amis.

— En effet, monsieur le comte, le capitaine Vatan et un ministre nommé Robert Graindorge.

— Que vous connaissez, madame.

— Que je connais, oui, monsieur le comte ; or, ce matin-là même, maître Robert Graindorge était entré, en compagnie de deux hommes, un sergent des pistoliers de Rohan, nommé La Prairie, et un individu assez suspect, chez un baigneur à la mode dont la maison se trouve en face du Pont-Neuf, et dont le nom ou plutôt le surnom est Double-Epée ; une heure et demie plus tard, après un copieux déjeuner, le ministre et l'individu dont je vous ai parlé quittèrent la maison du baigneur. Le sergent La Prairie n'était plus avec eux.

— Il était sans doute parti auparavant.

— Non, monsieur le comte ; la maison qui est connue pour

servir aux conciliabules des Huguenots et dont le chef est un assez mauvais sujet, est attentivement surveillé par la police. Une visite minutieuse fut opérée dans la maison. On ne découvrit aucune trace du soldat.

— C'est que, ainsi que je vous l'ai dit, il était sorti sans être remarqué.

— On le suppose, monsieur le comte, mais moi je suis certaine du contraire ; ce malheureux a été assassiné par les deux hommes qui l'accompagnaient.

— Je ne saurais le croire, madame ; mais, dans tous les cas je ne vois point ce que j'ai à voir dans cette affaire, et comment elle me touche en quoi que ce soit !

— Parce que, monsieur le comte, le ministre et l'homme dont je vous ai parlé se sont, en quittant la maison du baigneur, rendus directement au jardin des Tuileries, et sont entrés dans le cabaret où vous vous trouviez vous-même.

— Voudriez-vous insinuer, madame, au cas où un crime aurait été commis, que je suis complice de ce crime ? dit-il avec hauteur.

— Nullement, monsieur le comte ; d'ailleurs les actes changent de nom, suivant le point de vue où l'on se place pour les apprécier. Le mort du sergent La Prairie, que la justice royale qualifie d'assassinat, peut fort bien n'être, de la part de ceux qui l'employaient, qu'un châtement infligé à un traître ou à un dénonciateur. Alors, tout l'adieu disparaît : ce n'est plus un assassinat, mais une exécution, voilà tout.

— La distinction est subtile, madame ; elle montre l'étude approfondie que vous avez faite de la matière, répondit-il avec ironie. Quant à moi, qui ne suis pas aussi versé que vous dans ces hautes questions de droit judiciaire, je regarde le meurtre d'un homme comme étant un assassinat, lorsque ce meurtre a été commis par ses complices, et en trahison. Je vous répète maintenant que je ne sais pas un mot de toute cette affaire que vous, madame, vous semblez connaître si bien ; permettez-moi d'ajouter que je m'étonne de l'espèce d'interrogatoire que vous me faites, de votre autorité privée, subir à ce sujet.

— Je ne vous fais subir aucun interrogatoire, monsieur le comte, je me borne à vous renseigner, à vous avertir, afin que vous vous teniez sur vos gardes.

— Si telle est votre pensée, madame, je dois vous remercier non pas du fait, mais de l'intention. Je ne crains rien et je n'ai rien à craindre.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, vous avez au contraire tout à redouter, non-seulement vous, mais encore vos amis et vos adhérents.

— Heureusement ou malheureusement pour moi, madame, j'ai visé seul, retiré, et, à part deux ou trois personnes qui veulent bien, à de rares intervalles, me faire visite, je n'ai ni amis, ni adhérents ; de plus, je ne m'occupe en aucune façon de politique. Je suis, il est vrai, de la Religion réformée, mais cela n'implique pas, que je sache, que je doive être un conspirateur.

— Fort bien, monsieur le comte, vos secrets vous appartiennent. Nul n'a le droit d'essayer de les pénétrer, moi moins que personne. Vous êtes averti, agissez à votre guise, ou vous surveillez ; tous vos pas sont soigneusement épiés ; la police est informée que les Huguenots trament dans l'ombre un complot qui, dit-on, doit éclater sous peu de jours. C'est à vous de vous prémunir afin d'éviter les pièges que vos ennemis tendent sous vos pas. Cela est votre affaire et vous regarde seul.

— Mon innocence suffira pour me sauvegarder, madame.

— Je le désire de tout mon cœur, reprit-elle avec ironie, bien que j'en doute ; mais, en supposant même que vous parveniez à sortir sain et sauf de la bagarre, malheureusement, je crains qu'il n'en soit pas de même pour vos amis.

— Veuillez préciser, madame : qu'entendez vous, s'il vous plaît, par mes amis ?

— J'entends le capitaine Vatan qui, depuis, quelques mois, est devenu votre ombre, un aventurier assez suspect, entre parenthèse.

— Le capitaine Vatan est un brave et honnête officier que j'estime fort, madame ; d'ailleurs, je le crois catholique.

— Ceci n'est pas mon affaire, monsieur le comte ; il y a encore M. de Loran M. de Sainte-Rome, M. le duc de Rohan, que sais-je, moi, vous connaissez ces messieurs mieux que personne.

— Pardon, madame, vous avez, je crois, prononcé le nom de monsieur de Rohan ?

— En effet, monsieur le comte.

— Je ne vois pas ce que M. le duc de Rohan peut avoir à redouter en cette affaire, et ce que son nom vient faire ici.

— Pourquoi donc cela, monsieur le comte ?

— Tout simplement parce que, en ce moment, M. le duc de Rohan se trouve à deux cent cinquante lieues d'ici. A La Rochelle, à Castres ou à Montauban, peu importe, mais certainement au milieu de ses partisans ; que, par conséquent, quelles que soient l'astuce et la force de ses ennemis, il n'a, quant à présent, rien à redouter d'eux.

— Pourquoi me dire cela, monsieur le comte, puisque vous savez le contraire ?

— Moi, madame, je sais le contraire ?

— Certainement, monsieur le comte, vous avez dû depuis quelques jours déjà recevoir des nouvelles de M. le duc.

— Je vous demande pardon, je n'ai pas l'honneur d'être en correspondance avec M. le duc de Rohan.

— Ah... soit... Et bien, monsieur le comte, si vous ignorez où se trouve M. le duc de Rohan...

— J'ignore, madame.

— Vous ? Au fait... pourquoi pas ? Eh bien, je vous le dirai, moi.

— Vous m'obligerez, madame, fit-il en s'inclinant froidement.

— Vous tenez donc à le savoir, monsieur le comte ?

— Moi... pas le moins du monde, madame ; seulement, comme depuis près d'une demi-heure, vous avez la complaisance de me donner, sans que je vous les demande, de si précieux renseignements sur des choses que j'ignore complètement, je vous serais très-reconnaissant d'ajouter celui-là aux autres.

— Je n'ai rien à vous refuser, monsieur le comte, répondit-elle avec une mordante ironie. Sachez donc que M. le duc de Rohan, le roi des huguenots, est ou plutôt sera sous deux jours, demain peut-être, à Paris.

— Allons donc ! madame, vous plaisantez, ou plutôt vous voulez vous gausser de moi.

— Vous m'excuserez, monsieur le comte, je ne plaisante pas et je n'ai nullement l'intention de me gausser de vous.

— Mais ce que vous me dites, madame, est impossible.

— Cela est cependant, monsieur le comte.

— Le duc de Rohan n'a rien à faire à Paris, madame, vous le savez mieux que personne.

— Moi, monsieur, et pourquoi, s'il vous plaît ? Je ne suis pas, que je sache, des amis de M. de Rohan.

— Je vous répète, madame, que rien ne peut attirer M. le duc dans cette ville.

— Peut-être ! murmura-t-elle avec ironie.

— Ce serait une folie insigne de sa part, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons, d'oser se risquer à venir à Paris.

— L'amour ne calcule pas, répondit-elle d'une voix si doucement modulée qu'elle ressemblait, à s'y méprendre, à un sifflement de vipère.

— Madame, que dites-vous ? s'écria-t-il en tressaillant comme s'il eût reçu un choc électrique.

— La vérité, fit-elle nettement en le regardant bien en face.

— Ainsi, vous prétendez, madame, que seul, l'amour conduit à Paris M. le duc de Rohan ?

— Je l'ai dit, monsieur le comte, je l'ai dit et je le répète.

— Oh ! madame, j'aurais dû m'attendre, lorsque j'ai eu la faiblesse de consentir à vous écouter, que vous teniez quelque horrible calomnie en réserve.

— Vous vous trompez, monsieur le comte ; je ne calomnie pas, je ne veux pas calomnier. Je me borne à répondre à vos questions.

— Oh ! tenez, madame, vous êtes femme ; vous abusez d'une façon indigne de la liberté que ce titre vous donne à mes yeux. C'est affreux, cela ; quoi que je fasse pour vous éviter, vous vous obstinez à me poursuivre, sans trêve ni merci et pour quoi ? pour le lâche plaisir de me déchirer le cœur.

— Moi, monsieur le comte. Oh ! pouvez-vous avoir eu une telle pensée ? Où voyez-vous dans tout ce que je fais ou ce que je dis un parti pris de vengeance ? quelle vengeance ai-je à tirer de vous ? Aucune. Vous m'avez aimée, eh bien ! j'ai eu un instant la folie de croire que votre amour serait éternel. Vous m'avez prouvé le contraire en me repoussant dédaigneusement et me rejetant loin de vous. Quelle est la femme aimante dont un homme n'a pas broyé le cœur ? Ceci est l'histoire vulgaire de la jeune fille abandonnée par celui qui l'a séduite. Tant pis pour elle, tant pis pour moi. Vous ne m'aimez plus, est-ce une raison pour que je ne vous aime pas, moi ? Nul ne saurait m'y contraindre et m'empêcher de prendre intérêt à ce qui vous touche. L'abandon est dans le caractère de l'homme comme led écoulement est dans le cœur de la femme.

— Madame !

— Oui, c'est vrai, monsieur le comte, vous avez raison de m'interrompre, je suis folle. Un amour passé est une haine présente ; j'ai eu tort de ne pas retenir à temps les élans de mon cœur. Que voulez-vous, il y a des instants où la plus sensée de nous autres, femmes, devient folle, lorsqu'elle se retrouve en face de l'homme qui a eu son premier et son seul amour, auquel elle a tout donné, non-seulement sans regrets, mais avec bonheur... Pardon ! ne vous impatientez pas, monsieur le comte, je m'arrête. Je ne veux ni récriminer, ni vous faire souvenir. Il existe un gouffre infranchissable entre le passé et le présent. Je reviens à notre conversation. Que m'avez-vous demandé, monsieur le comte ? Ce que monsieur le duc de Rohan vient faire à Paris ? Je vous l'ai dit, je n'ai rien ajouté de plus, il me semble. C'était à vous, monsieur de Mauvers, à ne pas m'interroger davantage.

— C'est bien, madame, je n'insiste pas ; que le ciel vous garde ! dit-il d'une voix étouffée.

— Je regrette maintenant, monsieur le comte, d'avoir été aussi franche avec vous, puisque dans votre cœur vous attribuez ce que j'ai dit à un mauvais sentiment.

— Adieu, madame ! Dieu veuille que cette fois ce soit pour toujours ! s'écria-t-il en lui lançant un regard de colère.

Et il s'éloigna à grands pas en murmurant entre ses dents :

— Siffle, vipère, siffle ! tu ne me feras jamais plus de mal que tu ne m'en as fait maintenant ! je l'espère, il viendra un jour où je pourrai enfin t'écraser la tête sous le talon de ma botte.

La jeune femme suivit Olivier des yeux avec une inexprimable expression de haine satisfaite ; lorsqu'il eut disparu sous le feuillage elle se leva, demeura un instant indécise, puis elle s'éloigna à son tour en disant avec un ricanement sinistre :

— Va, homme sans cœur ! je suis vengée, car cette fois encore, tu emportes au flanc une incurable blessure !

A peine se fut-elle effacée dans l'ombre que les buissons s'écartèrent doucement, et le capitaine Vatan parut.

— Corbieux ! fit-il en retroussant d'un air narquois sa moustache, j'ai bien fait, je crois, d'espionner mon noble ami. Cette femme est encore plus venimeuse que je ne le supposais. Définitivement il faut en finir avec elle ; j'y aviserai !

Et lui aussi s'éloigna, en se dandinant galement, comme un raffiné en quête d'une bonne fortune.

VII

OU IL PROUVÉ QUE LA VÉRITÉ PEUT SOUVENT PASSER POUR MENSONGE

C'était le matin ; il était environ onze heures et demie ; le comte Olivier du Luc et son ami le capitaine Vatan, après avoir fait une assez longue promenade à travers champs, selon leur habitude invariable, lorsqu'ils avaient à se dire des choses qu'ils ne voulaient pas que l'on entendit, avaient remis leurs chevaux, haletants et trempés de sueur, aux mains de Boniface, premier garçon de maître Grippart ; puis ils étaient rentrés dans l'appartement qu'ils occupaient en commun à la « Chère-Licorne » et s'étaient attablés devant un plantureux déjeuner, en compagnie de M. le comte Gaston de Lérans, presque à peu près remis de l'entorse qu'il s'était si généreusement octroyée.

Nos trois convives paraissaient de charmante humeur ; ils mangeaient bien, buvaient davantage et faisaient entre eux assaut de saillies.

Le déjeuner commençait à tirer à sa fin. A cette époque, le café était à peine connu, même de nom ; il ne formait pas, comme aujourd'hui, le complément obligé de tout repas un peu confortable. A son défaut, nos convives livraient un assaut désespéré aux bouteilles de toutes formes, de toutes grosseurs et de toutes couleurs, pleines de vins généreux, ou de fines liqueurs des îles, la table était encombrée.

Le capitaine, lui, en digne aventurier qu'il était, sirotait à petits coups un excellent rhum de la Jamaïque, apporté à Dieppe par les flibustiers de l'île de la Tortue ; en même temps, il fumait béatement sa pipe, et s'enveloppait si bien de fumée qu'elle formait une auréole autour de sa tête ; de sorte qu'on ne l'apercevait plus qu'à travers un nuage bleuâtre.

Au moment où nous pénétrons dans la salle à manger du comte du Luc, la conversation, après avoir été montée sur un diapason des plus joyeux, avait peu à peu dévié, et, tout naturellement, s'était retournée sur la politique : grave affaire alors, et qui tenait tous les esprits en haleine.

— Ainsi, disait Olivier, vous avez reçu vos lettres de rappel, mon cher de Lérans ?

— Hélas, oui, répondit piteusement le jeune homme. Il paraît qu'on a besoin de moi là-bas.

— Qui vous écrit ? demanda le capitaine, entre deux bouffées de tabac ; M. de La Force, M. de Soubise ou M. de Rohan ?

— Ces nobles seigneurs ont autre chose à faire que de s'occuper d'un pauvre petit gentilhomme comme moi. Non, c'est un de mes amis, le baron Philippe de Castelnau-Chalosses, qui m'a écrit.

— Attendez donc, dit Olivier, attendez donc, mon cher Gaston, est-ce que ce baron de Castelnau-Chalosses n'a pas une cornette dans les pistoliers de Rohan ?

Non, c'est son frère, François de Castelnau. Philippe, l'aîné de la famille, est capitaine aux carabins de La Force.

— C'est juste, je me le rappelle à présent. Ce sont de charmants gentilshommes que ces de Castelnau, et de vaillantes épées.

— Eh ! fit le capitaine, ils ont de quoi tenir. Bon chien chasseur de race, leur grand-père était un rude soldat et leur père a noblement servi la cause de défunte Sa Majesté le roi Henri le quatrième.

— Que vous dit M. de Castelnau, mon cher monsieur de Lérans ? au cas, bien entendu, où ma question ne soit pas indiscrète.

— Oh ! nullement, mon cher comte.

— Voyons, que fait-on là-bas ? je ne serais pas fâché d'avoir quelques nouvelles, ajouta le capitaine. Messieurs, vous avez tort de dédaigner ce rhum ; je vous certifie qu'il est délicieux.

— Nous ne le dédaignons pas, bien loin de là, fit M. de Lérans en prenant une bouteille et remplissant les verres. Il faut avouer, messieurs, que ces pauvres Indiens sont horriblement calomniés. Pour ma part, je n'admettrai jamais que des gens qui inventent et réussissent à distiller d'aussi bonnes choses, soient des sauvages.

— Il n'en est rien, dit philosophiquement le capitaine, ce sont leurs ennemis qui font courir ce bruit-là, afin d'empêcher qu'on s'intéresse à eux, et qu'ils puissent ainsi continuer à les tyranniser, sans que personne ne proteste en faveur de leurs victimes.

— Corps-Dieu ! capitaine, reprit le jeune homme en vidant son verre à petits coups, il y a du vrai dans ce que vous dites.

— Tout est vrai, mon jeune gentilhomme, croyez-en un vieux routier comme moi ; c'est une vieille tactique, cela, elle réussit toujours. Mais voyons vos nouvelles, s'il vous plaît ; parlez, nous vous écoutons ?

— Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire. Il paraît que les choses s'embrouillent là-bas d'une étrange façon. L'armée royale a mis le siège devant Saint-Jean-d'Angély, où se trouve M. de Soubise, qui s'est jeté dans la ville pour la défendre et se trouve aujourd'hui réduit à la dernière extrémité.

— Oh ! oh ! croyez-vous ? fit Olivier.

— Dame ! c'est ce que l'on m'écrit.

— Voilà qui est fâcheux.

— Saint-Jean-d'Angély n'a pas heureusement une très-grande importance pour fins de la guerre.

— Peut-être, mais cet échec influencera sans doute beaucoup le moral de nos troupes.

— Bah ! fit le capitaine, c'est la guerre, cela : des revers et des victoires, il n'y a pas à sortir de là. Si messieurs de la religion sont battus à Saint-Jean-d'Angély, ils prendront leur revanche d'un autre côté, et tout sera dit.

— Comme vous y allez, capitaine ! ils prendront leur revanche : cela est facile à dire ; mais ce que nous aurons perdu, le roi l'aura gagné.

— Ah ! dame ! que voulez-vous que je fasse à cela, moi ? On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, comme me disait un hidalgo qui servait avec moi sous Bathlem Gabor, juste au moment où il recevait une pistoleta^d à travers la poitrine et tombait de cheval pour ne plus se relever. Mais, quo fait M. de Rohan dans tout cela ?

— Oui, dit avec intention le comte du Luc, où est le duc ?

— Quant à cela, messieurs, personne n'en sait rien.

— Comment, personne n'en sait rien ?

— Non ! On ignore complètement où il s'est retiré. Les uns le croient à La Rochelle, les autres supposent qu'il parcourt la campagne pour réunir ses partisans et tomber à l'improviste sur l'armée royale.

— Bon ! reprit en riant le capitaine, mais le plus clair de tout cela, c'est qu'on ne sait pas du tout où il est. Alors soyez tranquilles, messieurs, le duc de Rohan n'est pas homme à s'endormir dans les délices d'une Capoue quelconque ; s'il ne paraît pas, croyez-moi, c'est que, probablement, il ménage au roi Louis XIII, dit le Juste, quelque agréable surprise qui allongera démesurément le nez canus de monsieur le comtable.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un $\frac{1}{2}$ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES ÉDITEURS.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1956, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques